

Auteur	GUIDAL (Philippe)
Titre	Chronique biblique – 1 ^{re} série : Qu'est-ce que la Bible ?
Lieu	Paris
Éditeur	Regnat
Date	2007-2009
Dewey	220 GUI
Classe	Bible
Notes	Chronique publiée dans le bulletin <i>Regnat</i> de 2007 à 2009. Les références et la pagination sont insérées dans le texte.



Qu'est-ce que la Bible ?

[Regnat n° 20](#), 24 septembre 2007, pp. 2-4

« Vraiment, Je vous le dis, si vous ne vous convertissez et ne devenez comme les enfants, non, vous n'entrerez pas dans le Royaume des Cieux. » (*Mt 18 3*)

Les enfants posent beaucoup de questions. C'est normal : ils ont tout à apprendre, et leur intelligence affamée quête sa pitance. Sans honte. Les enfants n'ont pas honte d'être ignorants. Lorsqu'ils ne connaissent pas quelque chose, ils demandent spontanément une réponse à qui leur paraît plus savant. Et ils sont très heureux d'avoir pu découvrir du nouveau.

Les adultes posent beaucoup moins de questions. Certains n'en posent même jamais. C'est normal : ils croient tout savoir, et leur intelligence satisfaite de peu est au repos – les mauvaises langues parleraient même de sclérose. Et puis, contrairement aux enfants, les adultes sont honteux d'être – ou simplement de paraître – ignorants. Pour les adultes, bien souvent, c'est très humiliant de ne pas savoir quelque chose, de devoir avouer son ignorance à qui sollicitait une réponse, et d'être obligé de quémander ladite réponse auprès de plus savant que soi. Enfin, beaucoup d'adultes ne sont pas forcément heureux de découvrir du nouveau. La nouveauté, c'est déstabilisant. Cela peut remettre en cause des habitudes intellectuelles, le prêt-à-penser qui sied si bien dans les discussions entre collègues de bureau ou dans les réunions familiales.

Il y a plusieurs façons de mettre son intelligence au repos. Face à un enfant qui demande : « Papa, comment ça marche un sous-marin ? », il est généralement possible de gagner au moins un peu de temps – le temps nécessaire pour consulter une encyclopédie – en répondant : « Mon petit, Papa est très fatigué par sa journée de travail ; je te répondrai un autre jour ». Face à un adulte, qui serait bien capable de poser la même question, on pourra sans doute trouver un autre expédient. Mais plus radicalement, on peut aussi décréter, plus ou moins consciemment, que certaines questions n'ont tout simplement pas lieu d'être posées. Le philosophe viennois [Ludwig Wittgenstein](#) affirmait ainsi que « la juste méthode de philosophie serait en somme la suivante : ne rien dire sinon ce qui se peut

dire, donc les propositions des sciences de la nature – donc quelque chose qui n’a rien à voir avec la philosophie – et puis à chaque fois qu’un autre voudrait dire quelque chose de métaphysique, lui démontrer qu’il n’a pas donné de signification à certains signes dans ses propositions. Cette méthode ne serait pas satisfaisante pour l’autre – il n’aurait pas le sentiment que nous lui enseignons de la philosophie – mais elle serait la seule rigoureusement juste¹ ». D’où l’axiome final de son *Tractatus logico-philosophicus* : « Ce dont on ne peut parler, il faut le taire² ». Et ce dont on ne peut parler, c’est ce que [Wittgenstein](#) qualifie de « métaphysique », ou de « mystique ». Dieu, par exemple. Il faut Le taire...

Et c’est bien aujourd’hui l’attitude de nombreux adultes, qui évacuent spontanément de leur pensée toute question sur ce qu’on appelle « le sens de la vie », « les questions de fond qui caractérisent le parcours de l’existence humaine : *Qui suis-je ? D’où viens-je et où vais-je ? Pourquoi la présence du mal ? Qu’y aura-t-il après cette vie³ ?* » À la décharge de nos contemporains, il faut reconnaître que ni l’éducation nationale, laïque, sexuelle et obligatoire, ni ce qui tient lieu de catéchèse depuis quelques décennies en France ne les ont préparés à traiter ce genre de questions.

Ne serait-ce pas une façon de retrouver certain « esprit d’enfance » que de poser à nouveau des questions ? Des questions d’enfant, bien sûr. Et pas n’importe lesquelles, mais de *vraies* questions d’enfant : les premières que pose un enfant, et qui sont des questions proprement métaphysiques et philosophiques. Celles auxquelles [Wittgenstein](#) invitait à ne pas répondre.

À partir de la deuxième année, l’enfant normalement constitué veut connaître le nom des êtres qui parsèment son champ d’expérience : « C’est quoi, ça ? », « Qu’est-ce que c’est ? » Ou comme disaient les petits latins : *Quid est ?* Connaître le nom d’un être, c’est la [3] première opération symbolique de l’intelligence, la première appréhension de l’essence. Dans cette période de l’enfance, l’intérêt ne se porte pas du tout sur le fonctionnement ou le rôle de l’être, mais sur l’être lui-même : τὸ ὄν ἦ ὄν [τὸ ὄν ἡ ὄν], « l’être en tant qu’être », qui est l’objet propre de la métaphysique⁴. Aussi étonnant que cela puisse paraître pour les adultes en général, et les parents en particulier, la prime enfance est un âge radicalement métaphysique.

Puis, vers sept ans, l’enfant élargit son questionnement : c’est l’âge des « Pourquoi ? » Autrement dit, l’exercice de la raison autonome à la recherche des causes suprêmes et des explications dernières des choses – ce qui est la définition classique de la philosophie : « La sagesse dans la vie commence peut-être à se demander à tout propos : pourquoi⁵ ? »

Ce n’est qu’un peu plus tard, vers huit ans, que l’enfant commence à s’interroger à propos du « Comment ? », question qui marque d’ailleurs la fin de l’esprit d’enfance. En effet, à partir de ce moment, on constate – le plus souvent – une augmentation de la culture proportionnelle à une certaine dégradation de l’intelligence proprement dite, comme en témoignent les questions typique de l’adolescence – « À quoi ça sert ? » – et de l’âge adulte – « Combien ça coûte ? » L’utilitarisme de l’adolescent constitue encore un positionnement moral susceptible d’être élevé et orienté vers les

¹ [WITTGENSTEIN \(Ludwig\)](#), *Tractatus logico-philosophicus*, traduit de l’allemand par [Pierre Klossowski](#), Paris, Gallimard, collection « Bibliothèque des Idées », 1961 (réédition : collection « Tel », 1998), proposition 6.53, pp. 106-107.

² *Ibid.*, proposition 7, p. 107.

³ [JEAN-PAUL II](#), Lettre encyclique *Fides et ratio*, 14 septembre 1998, n. 1 (*La Documentation Catholique*, n° 2191, 1^{er} novembre 1998, p. 901).

⁴ [ARISTOTE](#), *La Métaphysique*, Γ, 1, 1003a21 ; E, 1, 1026a31 (traduction de [Jules Barthélemy-Saint-Hilaire](#), Presses Pocket, collection « Agora. Les classiques », 1991, pp. 123, 220).

⁵ [BALZAC \(Honoré, de\)](#), *La peau de chagrin* (Paris, Flammarion, s.d., p. 252)

fins les plus nobles, mais le matérialisme de l'adulte marque l'ultime stade de la sclérose neuronale...

Eh bien, dans cette chronique biblique – que nous espérons la plus régulière possible –, nous commencerons par affronter une question d'enfant : « La Bible, qu'est-ce que c'est ? »

Après nous être posé nous-mêmes cette question pendant un certain temps, il nous a paru que l'enquête étymologique pouvait fournir une piste de travail intéressante. Le mot français « bible », nom féminin singulier, vient du mot latin *biblia*, nom féminin singulier également. Mais, comme il arrive souvent, le mot latin *biblia* vient lui-même d'un mot grec, βιβλία [biblía] ; or βιβλία est un nom neutre pluriel – le grec, comme d'autres langues (allemand, anglais, latin, etc.), possédant un genre grammatical neutre, en sus du féminin et du masculin que nous connaissons en français. βιβλία est le pluriel de βιβλίον [biblíon], mot signifiant « papier, livre ». Le passage d'un neutre pluriel grec à un féminin singulier latin est dû à une évolution linguistique : « Avec le temps et conformément à la tendance générale de la basse latinité, qui transformait souvent les neutres pluriels en féminins singuliers, on cessa de traiter le mot βιβλία comme un pluriel neutre, et on en fit un féminin singulier latin⁶ ».

Dans l'antique traduction des Septante, le mot grec βιβλίον est utilisé pour rendre le mot hébreu סֵפֶר [sēper], « lettre, document, livre », comme dans les passages suivants :

Ex 17 14 : « [Le Seigneur dit à Moïse :] “Écris cela dans un **livre** pour en garder le souvenir...” »

Hébreu : כָּתַב זֶאת זִכְרוֹן בְּסֵפֶר [kəṭōb zōʔt zikkārōn bassēper]

Grec : Κατάγραψον τοῦτο εἰς μνημόσυνον ἐν βιβλίῳ [katágrapson toúto eis mnēmósunon en biblíō]

Ex 24 7 : « [Moïse] prit le **livre** de l'Alliance... »

Hébreu : וַיִּקַּח סֵפֶר הַבְּרִית [wayyiqq^ah sēper habbərîṭ]

Grec : λαβὼν τὸ βιβλίον τῆς διαθήκης [labōn tò biblíon tēs diathékēs]

Jos 24 26 : « Josué écrivit ces paroles dans le **livre** [de la Loi de Dieu]. »

Hébreu : וַיִּכְתֹּב יְהוֹשֻׁעַ אֶת-הַדְּבָרִים הָאֵלֶּה בְּסֵפֶר [wayyik^atōb yəhōšūʿa ʔet-haddəbārîm hāʿelleh bəsēper]

Grec : Ἰησοῦς ἔγραψεν τὰ ῥήματα ταῦτα εἰς βιβλίον [Iēsoús égrapsen tà rhémata taúta eis biblíon]

2 Ch 25 26 : « [Le reste de l'histoire d'Amasias] n'est-il pas écrit au **livre** [des Rois de Juda et d'Israël ?] »

Hébreu : הֲלֹא הֵנָּם כְּתוּבִים עַל-סֵפֶר [hālōʔ hinnām kəṭûbîm ʿal-sēper]

Grec : οὐκ ἰδοὺ γεγραμμένοι ἐπὶ βιβλίου [ouk idou̇ gegramménoi epì biblíou]

⁶ LESÊTRE (Henri), « Bible », *Dictionnaire de la Bible*, Paris, Letouzey et Ané, 1912, tome I, 2^e partie, col. 1776.

[4] Ps 40^h (39^s) 8-9 : « Dans le rouleau du livre [il m'est prescrit de faire Tes volontés.] »

Hébreu : בְּמַגֵּל־סֵפֶר [bim^ogillat-sēp̄er]

Grec : ἐν κεφαλίδι βιβλίου [en kephalídi biblíou]

Is 29 18 : « [En ce jour-là, les sourds entendront] les paroles du livre... »

Hébreu : דְּבַר־יְסֵפֶר [dib^orê-sēp̄er]

Grec : λόγους βιβλίου [lógous biblíou]

1 M 12 9 : « [...] les saints livres [qui sont en nos mains]... »

Grec : τὰ βιβλία τὰ ἅγια [tà biblíá tà hágia]

Dans les textes bibliques les plus tardifs, dont certains furent vraisemblablement rédigés directement en grec, on trouve également le mot βίβλος [bíblos], qui, tout comme βιβλίον, dérive de βύβλος [búblos], « papyrus ». Ainsi dans les passages suivants :

Dn 9 2 : « Moi, Daniel, je remarquai dans les livres... »

Hébreu : אָנִי דָּנִיִּיָּעַל בִּינְתֵי בְּסֵפָרִים [ʾānî dāniyyēʿl bînōtî bassəp̄ārîm]

Grec (Septante) : ἐγὼ Δανιηλ διανοήθην ἐν ταῖς βίβλοις [egò Daniēl dienoéthēn en taîs bíblois]

Grec (Théodotion⁷) : ἐγὼ Δανιηλ συνήκα ἐν ταῖς βύβλοις [egò Daniēl sunēka en taîs búblois]

2 M 8 23 : « [Maccabée ordonna à Éléazar] de lire le Livre saint... »

Grec : παραναγνοῦς τὴν ἱερὰν βίβλον [paranagnoûs tēn hieràn bíblon]

Le même mot βίβλος est employé pour désigner l'Ancien Testament dans la fameuse lettre d'[Aristée](#) à Philocrate (vers le II^e siècle avant l'ère chrétienne), qui prétend raconter l'origine de la version des Septante : « Je tiens aussi personnellement du poète tragique Théodecte que, à l'instant où il allait emprunter pour une pièce quelque passage tiré des textes de la Bible (ἐν τῇ βίβλω [en tē bíblō]), ses yeux furent atteints de la cataracte⁸ ».

Les écrits néotestamentaires usent indifféremment de βιβλίον ou βίβλος, de même que la littérature paléochrétienne. [Saint Clément de Rome](#), par exemple, écrivait aux chrétiens de Corinthe, vers la fin du I^{er} siècle : « [Moïse] avait consigné dans les livres saints (ἐν ταῖς ἱεραῖς βίβλοις [en taîs hieraîs bíblois]) tout ce qu'on lui avait ordonné⁹ ».

⁷ La version grecque de [Théodotion d'Éphèse](#), postérieure à celle des Septante puisqu'elle date du II^e siècle de l'ère chrétienne, est très proche du texte hébreu massorétique. La traduction que [Théodotion](#) avait faite du livre de Daniel avait fini par supplanter celle des Septante dans l'usage ecclésiastique.

⁸ [ARISTÉE](#), *Lettre à Philocrate*, XII, § 316 [traduction par André Pelletier, Paris, Cerf, collection « Sources chrétiennes » (n° 89), 1962, pp. 236-237].

⁹ [S. CLÉMENT DE ROME](#), *Épître aux Corinthiens*, 43 1 [traduction par Annie Jaubert, Paris, Cerf, collection « Sources chrétiennes » (n° 167), 1971, pp. 170-171].

Ce petit survol lexical nous amène à faire un double constat : la Bible est à la fois *un* livre et *des* livres, un livre composé de plusieurs livres.

Regnat n° 21, 28 novembre 2007, pp. 4-5

La Bible est à la fois *un* livre et *des* livres, un livre composé de plusieurs livres. Telle était la conclusion de la petite enquête étymologique à laquelle nous nous étions livrés en inaugurant cette chronique biblique¹⁰. Que pouvons-nous en tirer ? Déjà, ceci : là où il y a livre(s), il y a écriture ; là où il y a livre(s), il y a des personnes sachant lire et écrire. Truisme ? Voire ! On nous a trop souvent seriné que la Bible était issue d'un long processus de tradition purement orale pour qu'une mise au point paraisse nécessaire.

Dans une précédente étude consacrée au Nom divin¹¹, nous évoquions l'établissement d'Abraham, le premier hébreu, au pays de Canaan, dans le courant du XIX^e siècle avant l'ère chrétienne, et l'influence des autochtones qu'il subit alors. Une influence déterminante au moins sur deux points : la formation d'une nouvelle langue¹² et l'accès du futur peuple hébreu à l'écriture :

« Les Cananéens avaient une culture avancée ; remarquable était chez eux le développement qu'avait pris l'écriture. Dès la fin du troisième millénaire, une écriture syllabique avait été créée à Byblos. Ce furent aussi les Cananéens qui inventèrent l'écriture alphabétique, ancêtre de la nôtre. Les textes de Ras-Shamra (Ugarit), qui datent du quatorzième siècle, nous ont conservé les mythes et les épopées de Canaan. Écrits dans un style voisin de l'ancienne poésie hébraïque, ils sont d'une haute tenue littéraire et offrent un grand intérêt. "Il ne faut pas se lasser de le redire, a écrit Bright : l'époque des origines d'Israël a été celle d'une large diffusion de l'art de l'écriture"¹³. »

En effet, nous sommes ici dans la région du monde où fut inventée l'écriture :

3300 avant J.-C. : invention de l'écriture pictographique en basse Mésopotamie (Uruk IVb).

3100 : début de l'écriture hiéroglyphique égyptienne.

2800-2600 : l'écriture sumérienne devient cunéiforme.

2500 : le cunéiforme commence à se répandre dans tout le Proche-Orient.

2300 : écriture originale non déchiffrée des peuples de la vallée de l'Indus.

1800 : l'akkadien devient la langue diplomatique internationale de tout le Proche-Orient.

1500 : invention du système hiéroglyphique hittite. Écriture alphabétique au Sinai ; chinoise idéographique sur vases de bronze et os oraculaires ; minoenne dite « linéaire B » en Crète.

1400 : alphabet cunéiforme consonantique, sémitique utilisé à Ugarit.

1100 : inscriptions connues en alphabet linéaire phénicien.

900 : les Phéniciens répandent leur alphabet consonantique, précurseur de notre alphabet, à travers la Méditerranée.

800 : les Grecs inventent l'alphabet moderne avec voyelles¹⁴.

¹⁰ Cf. *Regnat* n° 20, 24 septembre 2007, pp. 2-4.

¹¹ Cf. *Regnat* n° 17, 20 avril 2007, pp. 3-6.

¹² Cf. JOÜON (Paul), *Grammaire de l'hébreu biblique*, Roma, Editrice Pontificio Istituto Biblico, 1996 (2^e réimpression), p. 3, § 2e : « l'hébreu est un développement de la langue parlée en Canaan avant l'arrivée des Israélites ».

¹³ HARRINGTON (Wilfrid), *Nouvelle introduction à la Bible*, traduit de l'anglais par Jacques Winandy, Paris, Seuil, 1971 (édition 1980), p. 183, citant : BRIGHT (John), *A History of Israel*, Philadelphia, The Westminster Press, 1959, p. 108.

¹⁴ D'après FRÉMY (Dominique et Michèle), *Quid* 1993, Paris, Robert Laffont, 1992, p. 258.

C'est dire qu'au temps où [Platon](#) s'interrogeait encore sur les dangers potentiels de l'écriture¹⁵, au IV^e siècle avant l'ère chrétienne, le peuple hébreu assumait déjà en toute sérénité une longue tradition écrite :

« Yahvé me dit : “Prends une grande tablette et **écris** dessus avec un stylet ordinaire : Maher-Shalal Hash-Baz¹⁶” . »

« Parole qui fut adressée à Jérémie de la part de Yahvé en ces termes : “Ainsi parle Yahvé, le Dieu d'Israël. **Écris** pour toi dans un livre toutes les paroles que Je t'ai adressées¹⁷” . »

« Yahvé me répondit et dit : “**Écris** la vision, grave-la sur les tablettes pour qu'on la **lise** facilement¹⁸” . »

[5] Sous cet éclairage, relisons maintenant une péricope¹⁹ normalement bien connue :

« ¹⁶ [Jésus] vint à Nazara où Il avait été élevé, entra, selon Sa coutume le jour du sabbat, dans la synagogue, et Se leva pour faire la lecture. ¹⁷ On Lui remit le livre du prophète Isaïe et, déroulant le livre, Il trouva le passage où il était écrit :

« ¹⁸ *L'Esprit du Seigneur est sur Moi, parce qu'Il M'a consacré par l'onction, pour porter la bonne nouvelle aux pauvres. Il M'a envoyé annoncer aux captifs la délivrance et aux aveugles le retour à la vue, renvoyer en liberté les opprimés, ¹⁹ proclamer une année de grâce du Seigneur.*

« ²⁰ Il replia le livre, le rendit au servent et s'assit. Tous dans la synagogue tenaient les yeux fixés sur Lui. ²¹ Alors Il Se mit à leur dire : “Aujourd'hui s'accomplit à vos oreilles ce passage de l'Écriture.” ²² Et tous Lui rendaient témoignage et étaient en admiration devant les paroles pleines de grâce qui sortaient de Sa bouche. Et ils disaient : “N'est-Il pas le fils de Joseph, Celui-là²⁰ ?” »

Les évangiles selon Matthieu et Marc sont moins diserts quant à la lecture mais attestent une même réaction chez les auditeurs du Seigneur :

« ⁵⁴ S'étant rendu dans sa patrie, [Jésus] enseignait les gens dans leur synagogue, de telle façon qu'ils étaient frappés et disaient : “D'où Lui viennent cette sagesse et ces miracles ? ⁵⁵ Celui-là n'est-Il pas le fils du charpentier ? N'a-t-Il pas pour mère la nommée Marie, et pour frères Jacques, Joseph, Simon et Jude ? ⁵⁶ Et Ses sœurs ne sont-elles pas toutes chez nous ? D'où Lui vient donc tout cela ?” ⁵⁷ Et ils étaient choqués à son sujet²¹ . »

¹⁵ Cf. *Phèdre*, 274c-277a (traduction par [Léon Robin](#), Paris, Les Belles Lettres, collection des Universités de France, 1933, édition 1983, pp. 87-92).

¹⁶ *Is* 8 1.

¹⁷ *Jr* 30 1-2.

¹⁸ *Ha* 2 2.

¹⁹ Une péricope (du grec περικοπή, « action de couper autour ») est un fragment de texte possédant une unité de sens. Les lectures de la Messe, par exemple, sont des péricopes.

²⁰ *Lc* 4 16-22.

²¹ *Mt* 13 54-57.

«² Le sabbat venu, [Jésus] se mit à enseigner dans la synagogue, et le grand nombre en L’entendant étaient frappés et disaient : “D’où cela Lui vient-il ? Et qu’est-ce que cette sagesse qui Lui a été donnée et ces grands miracles qui se font par Ses mains ?”³ Celui-là n’est-Il pas le charpentier, le fils de Marie, le frère de Jacques, de Joset, de Jude et de Simon ? Et Ses sœurs ne sont-elles pas ici chez nous ?” Et ils étaient choqués à Son sujet²². »

Que remarque-t-on ? Ce qui provoque l’admiration et l’étonnement des auditeurs, ce n’est pas le fait qu’un charpentier, fils de charpentier, dont toute la famille était connue, sache lire ; il n’y avait là rien que de très normal ; c’est même le contraire qui eût été étonnant : tous les petits garçons juifs devaient apprendre à lire parce que, devenus adultes, ils devaient être en mesure de faire la lecture synagogale²³. Non, ce qui provoque l’admiration et l’étonnement des auditeurs de Nazareth, ce sont « les paroles pleines de grâce », la « sagesse », les « miracles » ; de fait, toutes choses qu’on ne pense pas forcément trouver chez un charpentier...

Une réaction similaire est relevée par Jean en une autre circonstance :

«¹⁴ On était déjà au milieu de la fête, lorsque Jésus monta au Temple et se mit à enseigner. ¹⁵ Les Juifs, étonnés, disaient : “Comment connaît-il les lettres sans avoir étudié ?” (πὼς οὗτος γράμματα οἶδεν μὴ μεμαθηκώς [pōs hoûtos grámmata oîden mē memathēkōs])²⁴ »

La connaissance des lettres dont il est ici question (γράμμα [grámma]) est celle des « érudits » : docteurs de la loi et scribes. Ce qui vaut pour un fils de charpentier vaut aussi pour des pécheurs, entre autres :

« Considérant l’assurance de Pierre et de Jean et se rendant compte que c’étaient des gens sans instruction ni culture (ἀγράμματοί καὶ ἰδιῶται [agrámmatoí kai idiōtai]), les sanhédrites étaient dans l’étonnement²⁵. »

Nous avons tous trop souvent entendu des commentateurs plus ou moins bien inspirés faire des Apôtres à peine plus que des débiles mentaux. Toutes choses égales par ailleurs, les Douze et les autres n’étaient ni docteurs de la loi ni scribes, mais ils savaient lire ; « nos ancêtres les gaulois » en étaient encore loin.

Enfin, il faut noter que cette familiarité du peuple juif avec l’écriture a très vraisemblablement favorisé la rapide diffusion de la Bonne nouvelle. Une petite phrase de saint Paul, adressée à Timothée, en est peut-être le témoignage :

« En venant, apporte le manteau que j’ai laissé à Troas chez Carpos, ainsi que les livres, surtout les parchemins²⁶. »

²² Mc 6 2-3.

²³ Cf. ARON (Robert), *Les années obscures de Jésus*, Paris, Grasset, 1960 (réédition 1973), pp. 47-66. Écrit par un historien juif, cet ouvrage remarquable – et remarqué lors de sa parution – reconstitue ce qu’a dû être l’éducation juive du Seigneur, à partir de tout ce qui est connu des pratiques culturelles de l’époque.

²⁴ Jn 7 14-15.

²⁵ Ac 4 13.

²⁶ 2 Tm 4 13.

Pour compléter notre chronique précédente, sur la place et l'ancienneté de l'écriture au sein du peuple juif²⁷, un de nos lecteurs, l'historien Pierre GASTAL²⁸, attire notre attention sur un passage de la *Guerre des Gaules*, de Jules César. C'est probablement vers l'an 52 (avant l'ère chrétienne) que le vainqueur de Vercingétorix rédigea ce précieux recueil de notes sur ses campagnes militaires. Le livre fourmille de renseignements de première main sur les mœurs des différents peuples gaulois. Décrivant les différentes classes sociales, voici ce qu'écrivit César à propos des druides :

« Les druides s'abstiennent habituellement d'aller à la guerre et ne paient pas d'impôt comme les autres : ils sont dispensés du service militaire et exempts de toute charge. Attirés par de si grands avantages, beaucoup viennent spontanément suivre leurs leçons, beaucoup leur sont envoyés par les familles. On dit qu'auprès d'eux ils apprennent par cœur un nombre considérable de vers. Aussi plus d'un reste-t-il vingt ans à l'école. Ils estiment que la religion ne permet pas de confier à l'écriture la matière de leur enseignement, alors que pour tout le reste en général, pour les comptes publics et privés, ils se servent de l'alphabet grec. Ils me paraissent avoir établi cet usage pour deux raisons, parce qu'ils ne veulent pas que leur doctrine soit divulguée, ni que, d'autre part, leurs élèves, se fiant à l'écriture, négligent leur mémoire ; car c'est une chose courante : quand on est aidé par des textes écrits, on s'applique moins à retenir par cœur et on laisse se rouiller sa mémoire²⁹. »

Il n'est déjà pas sans intérêt de noter la méfiance des druides gaulois vis-à-vis de l'écriture – ennemie de la mémoire –, qui rappelle étrangement l'attitude de Platon, trois siècles plus tôt :

« Cette connaissance [de l'écriture] aura pour résultat, chez ceux qui l'auront acquise, de rendre leurs âmes oublieuses, parce qu'ils cesseront d'exercer leur mémoire : mettant en effet leur confiance dans l'écrit, c'est du dehors, grâce à des empreintes étrangères, non du dedans et grâce à eux-mêmes qu'ils se remémoreront les choses³⁰. »

Dieu merci, cette crainte n'était pas de mise chez les Juifs, et il ne paraît pas que l'usage de l'écriture ait nui en quelque façon à la mémoire juive. D'autant que l'apprentissage « par cœur » n'a pas été supprimé : la tradition écrite l'a parfaitement intégré, comme en témoignent de nombreux procédés de composition, que nous aurons bien l'occasion de passer en revue ultérieurement (acrostiches, inclusions, parallélismes, répétitions, etc.).

Autre divergence : la divulgation de la doctrine. Dès le III^e siècle avant l'ère chrétienne, la version grecque de la Bible, dite des *Septante*, a été l'instrument privilégié du prosélytisme juif, et l'expansion si rapide du christianisme doit beaucoup à cette diffusion préalable de la Sainte Écriture.

²⁷ Cf. [Regnat, n° 21](#), 28 novembre 2007, pp. 4-5.

²⁸ *Sous le français, le gaulois. Histoire, vocabulaire, étymologie, toponymie*, Meolans-Revel, Sureau, 2003.

²⁹ CÉSAR, *Guerre des Gaules*, VI, XIV (traduction par Léopold-Albert Constans, Paris, Les Belles Lettres, collection des Universités de France, 1926, édition 1972, pp. 186-187).

³⁰ PLATON, *Phèdre*, 275a (traduction par Léon Robin, Paris, Les Belles Lettres, collection des Universités de France, 1933, édition 1983, p. 88).

Enfin, comme le précise notre lecteur, seule « l'aristocratie gauloise était instruite à l'école des druides ». Un peu avant le passage cité plus haut, [César](#) le dit d'ailleurs crûment : « Quant aux gens du peuple, ils ne sont guère traités autrement que des esclaves³¹ ». De l'autre côté de la Méditerranée, l'enseignement de l'écriture s'adressait à tous (c'est-à-dire tous les *garçons*...), permettant ainsi à un fils de charpentier de faire la lecture liturgique à la synagogue de son village³². Si les évangiles ne nous renseignent guère sur l'origine sociale des apôtres, on peut penser qu'elle était fort variée, et mis à part peut-être Jean, aucun ne paraît avoir appartenu à une quelconque aristocratie.

[Regnat n° 25](#), 29 mars 2008, pp. 3-4

Après plus de trois mois d'interruption de notre petite chronique, il n'est sans doute pas inutile de récapituler les quelques données mises en évidence jusqu'à présent. L'étymologie même du mot nous avait d'abord permis d'affirmer que la Bible est à la fois *un* livre et *des* livres, un livre composé de plusieurs livres³³. Or, là où il y a livre(s), il y a écriture, et des personnes sachant lire et écrire : occasion de rappeler la place et l'ancienneté de l'écriture au sein du peuple juif, peuple de tradition écrite³⁴. Voyons maintenant plus en détail pourquoi on peut dire que la Bible est non seulement *un* livre, ce qui semble aller de soi, mais aussi *des* livres, *un* livre composé de *plusieurs* livres.

Il suffit d'ouvrir n'importe quelle édition, ancienne ou moderne, de la Bible pour constater qu'elle est effectivement composée d'un certain nombre de textes relativement indépendants les uns des autres et de longueur très variable, qu'on appelle traditionnellement des livres : (livre de) *la Genèse*, (livre de) *l'Exode*, ..., (livre de) *l'Apocalypse*. Ces livres sont eux-mêmes regroupés dans des ensembles thématiques, dont on trouve la première mention dans le prologue du *Siracide* (le livre de Ben Sirac, autrefois appelé *Ecclésiastique*), un texte écrit en 132 avant l'ère chrétienne :

« ¹ Puisque **la Loi, les Prophètes ² et les autres** (écrivains) qui leur ont succédé nous ont transmis tant de grandes leçons ³ grâce auxquelles on ne saurait trop féliciter Israël de sa science et de sa sagesse ; ⁴ comme, en outre, c'est un devoir, non seulement d'acquérir la science par la lecture, ⁵ mais encore, une fois instruit, de se mettre au service de ceux du dehors, ⁶ par ses paroles et ses écrits : ⁷ mon aïeul Jésus, après s'être appliqué avec persévérance à la lecture ⁸ de **la Loi, ⁹ des Prophètes et ¹⁰ des autres livres** des ancêtres ¹¹ et y avoir acquis une grande maîtrise, ¹² en est venu, lui aussi, à écrire quelque chose sur des sujets d'enseignement et de sagesse ¹³ afin que les hommes soucieux d'instruction, se soumettant aussi à ces disciplines, ¹⁴ apprissent d'autant mieux à vivre selon la Loi.

« ¹⁵ Vous êtes donc invités ¹⁶ à en faire la lecture ¹⁷ avec une bienveillante attention ¹⁸ et à vous montrer indulgents ¹⁹ là où, en dépit de nos efforts d'interprétation, nous pourrions sembler ²⁰ avoir échoué à rendre quelque expression ; ²¹ c'est qu'en effet il n'y a pas d'équivalence ²² entre des choses exprimées originairement en hébreu et leur traduction dans une autre langue ; ²³ bien plus, ²⁴ si l'on considère **la Loi** elle-même, **les Pro-**

³¹ [CÉSAR](#), *op. cit.*, VI, XIII (*loc. cit.*, p. 185).

³² Cf. *Lc 4* 16-30.

³³ Cf. [Regnat, n° 20](#), 24 septembre 2007, pp. 2-4.

³⁴ Cf. [Regnat, n° 21](#), 28 novembre 2007, pp. 4-5 ; [n° 22](#), 19 décembre 2007, p. 3.

phéties²⁵ et les autres livres,²⁶ leur traduction diffère considérablement de ce qu'exprime le texte original³⁵. »

À trois reprises, l'auteur du prologue énumère « la Loi, les Prophètes et les autres livres », en grec : ὁ νόμος καὶ οἱ προφηταὶ καὶ τὰ ἄλλα βιβλία [ho nómos kaì hoi prophêtai kaì tà álla biblíia]. C'est, aujourd'hui encore, la division tripartite de la Bible hébraïque, communément appelée תנ"ך [tanak], ou תנ"כ [tənak], acronyme de תורה נביאים וכתובים [tôrāh nəbī'im ûkəṭûbim], « la Loi, les Prophètes et les (autres) écrits ».

À la fin du premier siècle de l'ère chrétienne, l'historien juif [Flavius Josèphe](#) fournit des chiffres précis :

« Il n'existe pas chez nous une infinité de livres en désaccord et en contradiction, mais vingt-deux seulement qui contiennent les annales de tous les temps et obtiennent une juste créance.

« Ce sont d'abord les livres de Moïse, au nombre de cinq, qui comprennent les lois et la tradition depuis la création des hommes jusqu'à sa propre mort. C'est une période de trois mille ans à peu près.

« Depuis la mort de Moïse jusqu'à Artaxerxès, successeur de Xerxès au trône de Perse, les prophètes qui vinrent après Moïse ont raconté l'histoire de leur temps en treize livres.

« Les quatre derniers contiennent des hymnes à Dieu et des préceptes moraux pour les hommes³⁶. »

[4] Les cinq « livres de Moïse » mentionnés par [Flavius Josèphe](#), ou « la Loi » du *Siracide*, forment ce qu'on appelle le Pentateuque (ἡ πεντάτευχος βίβλος [hē pentáteuchos bíblos], « le livre en cinq volumes »), les cinq premiers livres de la Bible : *Genèse*, *Exode*, *Lévitique*, *Nombres* et *Deutéronome*.

Les « quatre derniers » sont : *Psaumes*, *Proverbes*, *Ecclésiaste* (ou *Qohélet*) et le *Cantique des cantiques*.

L'identification des treize livres restants a été longtemps discutée : pour parvenir à ce nombre, l'auteur procède sans doute à des regroupements dont nous ne connaissons pas le détail (les douze « Petits Prophètes » comptés comme un seul livre, par exemple) ; quoi qu'il en soit, l'expression « les prophètes [...] ont raconté l'histoire » laisse clairement entendre que cette catégorie inclut aussi bien les livres prophétiques *stricto sensu* que les livres que nous qualifierons plutôt comme historiques.

À peu près à la même époque, vers l'année 90 de l'ère chrétienne, un groupe de savants juifs réunis à Jamnia (l'actuel village de Yavneh, à environ cinquante kilomètres à l'ouest de Jérusalem, vingt kilomètres au sud de Tel-Aviv) fixa définitivement le « canon » des Écritures hébraïques, c'est-à-dire la liste ordonnée officielle des livres reconnus comme divinement inspirés :

³⁵ Traduction de la *Bible de Jérusalem*, corrigée ligne 24 (προφητεῖαι = « prophéties », et non « prophètes ») ; cf. [ORLINSKY \(Harry Meyer\)](#), « Some Terms in the Prologue to Ben Sira and the Hebrew Canon », *Journal of Biblical Literature*, vol. 110, n° 3, Autumn 1991, pp. 483-490.

³⁶ *Contre Apion*, I, VIII, 38-40 (traduction par [Léon Blum](#), Paris, Les Belles Lettres, collection des Universités de France, 1930, édition 1972, p. 10).

- 📖 Loi (תּוֹרָה [tôrāh]) : *Genèse, Exode, Lévitique, Nombres, Deutéronome* ;
- 📖 Prophètes (נְבִיאִים [nəḇî'îm]) : *Josué, Juges, Samuel, Rois, Isaïe, Jérémie, Ézéchiel, les douze « Petits Prophètes »* ;
- 📖 Écrits (כְּתוּבִים [kəṭûḇîm]) : *Psaumes, Job, Proverbes, Ruth, Cantique des cantiques, Ecclésiaste (Qohélet), Lamentations, Esther, Daniel, Esdras, Néhémie, Chroniques.*

Si Dieu veut, nous reprendrons plus tard l'histoire de la formation du canon des Écritures ; nous verrons alors pourquoi le canon chrétien diffère de l'hébreu. Restons-en pour l'instant à la classification. Depuis le treizième siècle, les chrétiens ont adopté une répartition différente, mais toujours tripartite : livres historiques, didactiques (poétiques et sapientiaux), prophétiques. Outre qu'elle indique mieux le caractère spécifique de chaque livre, elle a le mérite de s'appliquer aux deux Testaments :

Ancien Testament

- 📖 Livres historiques : *Genèse, Exode, Lévitique, Nombres, Deutéronome, Josué, Juges, Ruth, Samuel, Rois, Chroniques (ou Paralipomènes), Esdras, Néhémie (ou Esdras II), Tobie, Judith, Esther, Maccabées* ;
- 📖 Livres didactiques : *Job, Psaumes, Proverbes, Ecclésiaste (ou Qohélet), Cantique des cantiques, Sagesse, Siracide (ou Ecclésiastique)* ;
- 📖 Livres prophétiques : *Isaïe, Jérémie, Lamentations, Baruch, Ézéchiel, Daniel, les douze « Petits Prophètes ».*

Nouveau Testament

- 📖 Livres historiques : *Évangiles et Actes des Apôtres* ;
- 📖 Livres didactiques : *Épîtres* ;
- 📖 Livre prophétique : *Apocalypse.*

Contrairement au Coran, qui, d'après la tradition islamique, aurait été dicté au seul Mahomet durant une vingtaine d'années au début du VII^e siècle, la Bible résulte donc d'un processus rédactionnel *collectif*, qui s'est déroulé sur *une longue période de temps*. La datation précise des différents textes bibliques est difficile à établir ; on peut cependant estimer que ce processus a commencé au XIII^e siècle avant l'ère chrétienne pour les éléments les plus anciens du Pentateuque, et qu'il s'est achevé vers la fin du I^{er} siècle de l'ère chrétienne pour les écrits les plus récents du Nouveau Testament : soit une amplitude d'environ treize siècles. Et dans la prochaine chronique, nous verrons que de nombreux livres de la Bible résultent eux-mêmes, à une échelle plus réduite, d'un processus rédactionnel similaire.

Une œuvre collective qui prend son temps : ce n'est pas l'aspect le moins intéressant de la pédagogie divine dans l'économie de la Révélation. De fait, il n'est pas facile de faire passer l'homme

du « Œil pour œil, dent pour dent³⁷ » à « Quelqu'un te donne-t-il un soufflet sur la joue droite, tends-lui encore l'autre³⁸ »...

Regnat n° 26, 26 avril 2008, pp. 3-5

Le nom de David est familier aux chrétiens : outre le titre de « fils de David » attribué à notre Seigneur dans les Évangiles³⁹, le nom du second souverain d'Israël apparaît environ un millier de fois dans la Bible, dont plus de neuf cents fois dans le seul Ancien Testament. Difficile de le louper, donc. Mais l'histoire de David nous est-elle aussi familière ? Ouvrons le premier *Livre de Samuel*, au chapitre 16, qui relate l'apparition du lointain ancêtre du Christ à la cour du roi Saül :

« **16** ¹⁴ L'esprit de Yahvé s'était retiré de Saül et un mauvais esprit, venant de Yahvé, lui causait des terreurs. ¹⁵ Alors les serviteurs de Saül lui dirent : "Voici qu'un mauvais esprit de Dieu te cause des terreurs. ¹⁶ Que notre seigneur en donne l'ordre et les serviteurs qui t'assistent chercheront un homme qui sache jouer de la cithare : quand un mauvais esprit de Dieu t'assailira, il en jouera et tu iras mieux." ¹⁷ Saül dit à ses serviteurs : "Trouvez-moi donc un homme qui joue bien et amenez-le-moi." ¹⁸ L'un des serviteurs prit la parole et dit : "J'ai vu un fils de Jessé, le Bethléemite : il sait jouer, et c'est un vaillant, un homme de guerre, il parle bien, il est beau et Yahvé est avec lui." ¹⁹ Saül dépêcha donc des messagers à Jessé, avec cet ordre : "Envoie-moi ton fils David (qui est avec le troupeau)." ²⁰ Jessé prit cinq pains, une outre de vin, un chevreau et fit tout porter à Saül par son fils David. ²¹ David arriva auprès de Saül et se mit à son service. Saül se prit d'une grande affection pour lui et David devint son écuyer. ²² Saül envoya dire à Jessé : "Que David reste donc à mon service, car il a gagné ma bienveillance." ²³ Ainsi, chaque fois que l'esprit de Dieu assaillait Saül, David prenait la cithare et il en jouait ; alors Saül se calmait, il allait mieux et le mauvais esprit s'écartait de lui. »

Le jeune David nous est donc ici présenté comme une sorte de ménestrel, dont Saül fait son écuyer. Poursuivons notre lecture : le chapitre 17 relate maintenant l'affrontement entre les Israélites et les Philistins, qui occupaient la bande côtière de la Palestine, et le fameux défi lancé par Goliath aux Israélites. Écuyer du roi, David aurait dû normalement suivre Saül à la guerre, mais cela semble infirmé par le récit qui suit :

« **17** ¹ Les Philistins rassemblèrent leurs troupes pour la guerre, ils se concentrèrent à Soko de Juda, et campèrent entre Soko et Azéqa, à Éphès-Dammim. ² Saül et les Israélites se concentrèrent et campèrent dans la vallée du Térébinthe et ils se rangèrent en bataille face aux Philistins. ³ Les Philistins occupaient la montagne d'un côté, les Israélites occupaient la montagne de l'autre côté et la vallée était entre eux.

« ⁴ Un champion sortit des rangs philistins. Il s'appelait Goliath, de Gat, et sa taille était de six coudées et un empan. ⁵ Il avait sur la tête un casque de bronze et il était revêtu

³⁷ *Ex* 21 24.

³⁸ *Mt* 5 39 ; cf. *Lc* 6 29.

³⁹ Cf. *Mt* 1 1, 9 27, 12 23, 15 22, 20 30-31, 21 9.15 ; *Mc* 10 47-48, 12 35 ; *Lc* 3 31, 18 38-39, 20 41.

d'une cuirasse à écailles ; la cuirasse pesait cinq mille sicles de bronze. ⁶ Il avait aux jambes des jambières de bronze, et un cimenterre de bronze en bandoulière. ⁷ Le bois de sa lance était comme un lias de tisserand et la pointe de sa lance pesait six cents sicles de fer. Le porte-bouclier marchait devant lui.

« ⁸ Il se campa devant les lignes israélites et leur cria : “Pourquoi êtes-vous sortis pour vous ranger en bataille ? Ne suis-je pas, moi, le Philistin, et vous, n’êtes-vous pas les serviteurs de Saül ? Choisissez-vous un homme et qu’il descende vers moi. ⁹ S’il l’emporte en luttant avec moi et s’il m’abat, alors nous serons vos serviteurs, si je l’emporte sur lui et si je l’abats, alors vous deviendrez nos serviteurs, vous nous serez asservis.” ¹⁰ Le Philistin dit aussi : “Moi, j’ai lancé aujourd’hui un défi aux lignes d’Israël. Donnez-moi un homme, et que nous nous mesurions en combat singulier.” ¹¹ Quand Saül et tout Israël entendirent ces paroles du Philistin, ils furent consternés et ils eurent très peur. »

Très curieusement, le récit s’interrompt à ce point précis pour rapporter l’arrivée du jeune David au camp des Israélites :

« ¹² David était le fils d’un Éphratéen de Bethléem de Juda, qui s’appelait Jessé et qui avait huit fils. Cet homme, au temps de Saül, était vieux et chargé d’années. ¹³ Les trois fils aînés de Jessé [4] partirent en guerre derrière Saül. Ses trois fils qui partirent en guerre s’appelaient, l’aîné Éliab, le second Abinadab et le troisième Shamma. ¹⁴ David était le plus jeune et les trois aînés partirent derrière Saül. ¹⁵ David allait et venait du service de Saül au soin du troupeau de son père à Bethléem. ¹⁶ Le Philistin s’approchait matin et soir et il se présenta ainsi pendant quarante jours. ¹⁷ Jessé dit à son fils David : “Emporte donc à tes frères cette mesure de grain grillé et ces dix pains, va vite au camp vers tes frères. ¹⁸ Quant à ces dix morceaux de fromage, tu les offriras au chef de mille. Tu t’informerás de la santé de tes frères et tu rapporteras d’eux un gage. ¹⁹ Ils sont avec Saül et tous les hommes d’Israël dans la vallée du Térébinthe, faisant la guerre aux Philistins.”

« ²⁰ David se leva de bon matin, il laissa le troupeau à un gardien, prit sa charge et partit comme le lui avait ordonné Jessé. Il arriva au campement au moment où l’armée sortait pour prendre ses positions et poussait le cri de guerre. ²¹ Israël et les Philistins se rangèrent ligne contre ligne. ²² David laissa son chargement aux mains du gardien des bagages, il courut aux lignes et demanda à ses frères comment ils allaient.

« ²³ Pendant qu’il leur parlait, le champion (il s’appelait Goliath, le Philistin de Gat) montait des lignes philistines. Il dit les mêmes paroles que ci-dessus et David les entendit. ²⁴ Dès qu’ils aperçurent l’homme, tous les Israélites s’enfuirent loin de lui et eurent très peur. ²⁵ Les gens d’Israël dirent : “Avez-vous vu cet homme qui monte ? C’est pour lancer un défi à Israël qu’il monte. Celui qui l’abattra, le roi le comblera de richesses, il lui donnera sa fille et exemptera sa maison paternelle en Israël.”

« ²⁶ David demanda aux hommes qui se tenaient près de lui : “Qu’est-ce qu’on fera à celui qui abattra ce Philistin et qui écartera la honte d’Israël ? Qu’est-ce que ce Philistin incirconcis pour qu’il ait lancé un défi aux troupes du Dieu vivant ?” ²⁷ Le peuple lui répondit comme ci-dessus : “Voilà ce qu’on fera à celui qui l’abattra.” ²⁸ Son frère aîné

Éliab l'entendit qui parlait aux gens et Éliab se mit en colère contre David et dit : "Pourquoi donc es-tu descendu ? À qui as-tu laissé ces quelques brebis dans le désert ? Je connais ton insolence et la malice de ton cœur : c'est pour voir la bataille que tu es venu !" ²⁹ David répondit : "Qu'est-ce que j'ai fait ? Est-ce qu'on ne peut plus parler ?" ³⁰ Il se détourna de lui et s'adressa à un autre. Il posa la même question et on lui répondit comme la première fois. ³¹ On entendit les paroles de David et on les rapporta à Saül qui le fit venir.

Le jeune David nous est donc ici à nouveau présenté, mais cette fois comme un pastoureau envoyé par son père pour porter des provisions à ses frères et s'enquérir de leur santé sur le champ de bataille. Ce passage ne semble guère cohérent avec ce que nous avons lu précédemment (*1 S 16 14-23*), et on ne voit pas en quoi les paroles du jeune homme justifient le dialogue suivant avec Saül :

« ³² David dit à Saül : "Que personne ne perde courage à cause de lui. Ton serviteur ira se battre contre ce Philistin." ³³ Mais Saül répondit à David : "Tu ne peux pas marcher contre ce Philistin pour te lutter contre lui, car tu n'es qu'un enfant, et lui, il est un homme de guerre depuis sa jeunesse."

« ³⁴ Mais David dit à Saül : "Quand ton serviteur faisait paître les brebis de son père et que venait un lion ou un ours qui enlevait une brebis du troupeau, ³⁵ je le poursuivais, je le frappais et j'arrachais celle-ci de sa gueule. Et s'il se dressait contre moi, je le saisisais par les poils du menton et je le frappais à mort. ³⁶ Ton serviteur a battu le lion et l'ours, il en sera de ce Philistin incirconcis comme de l'un d'eux, puisqu'il a défié les troupes du Dieu vivant." ³⁷ David dit encore : "Yahvé qui m'a sauvé de la griffe du lion et de l'ours me sauvera des mains de ce Philistin." Alors Saül dit à David : "Va et que Yahvé soit avec toi !" ³⁸ Saül revêtit David de sa tenue militaire, lui mit sur la tête un casque de bronze et lui fit endosser une cuirasse. ³⁹ Il ceignit David de son épée, par-dessus sa tenue. David essaya de marcher, car il n'était pas entraîné, et il dit à Saül : "Je ne puis pas marcher avec cela, car je ne suis pas entraîné." On l'en débarrassa donc.

« ⁴⁰ David prit son bâton en main, il se choisit dans le torrent cinq pierres bien lisses et les mit dans son sac de berger, sa giberne, puis, la fronde à la main, il marcha vers le Philistin. ⁴¹ Le Philistin s'approcha de plus en plus près de David, précédé du porte-bouclier. ⁴² Le Philistin tourna les yeux vers David et, lorsqu'il le vit, il le méprisa car il était jeune – il était roux, avec une belle apparence. ⁴³ Le Philistin dit à David : "Suis-je un chien pour que tu viennes contre moi avec des bâtons ?" Et le Philistin maudit David par ses dieux. ⁴⁴ Le Philistin dit à David : "Viens vers moi, que je donne ta chair aux oiseaux du ciel et aux bêtes des champs !" ⁴⁵ Mais David répondit au Philistin : "Tu marches [5] contre moi avec une épée, lance et cimeterre, mais moi, je marche contre toi au nom de Yahvé Sabaot, le Dieu des troupes d'Israël que tu as défiées. ⁴⁶ Aujourd'hui, Yahvé te livrera en ma main, je t'abattrai, je te couperai la tête, je donnerai aujourd'hui même ton cadavre et les cadavres de l'armée philistine aux oiseaux du ciel et aux bêtes sauvages. Toute la terre saura qu'il y a un Dieu en Israël, ⁴⁷ et toute cette assemblée saura que ce n'est pas par l'épée ni par la lance que Yahvé donne la victoire, car Yahvé est maître du combat et Il vous livre entre nos mains."

« ⁴⁸ Dès que le Philistin s’avança et marcha au-devant de David, celui-ci sortit des lignes et courut à la rencontre du Philistin. ⁴⁹ Il mit la main dans son sac et en prit une pierre qu’il tira avec la fronde. Il atteignit le Philistin au front ; la pierre s’enfonça dans son front et il tomba la face contre terre. ⁵⁰ Ainsi David triompha du Philistin avec la fronde et la pierre : il abattit le Philistin et le fit mourir ; il n’y avait pas d’épée entre les mains de David. ⁵¹ David courut et se tint debout sur le Philistin ; saisissant l’épée de celui-ci, il la tira du fourreau, il acheva le Philistin et, avec elle, il lui trancha la tête. »

« Les Philistins, voyant que leur champion était mort, s’enfuirent. ⁵² Les hommes d’Israël et de Juda se mirent en mouvement, poussèrent le cri de guerre et poursuivirent les Philistins jusqu’aux approches de Gat et jusqu’aux portes d’Éqrôn. Des morts philistins jonchèrent le chemin depuis Shaarayim jusqu’à Gat et Éqrôn. ⁵³ Les Israélites revinrent de cette poursuite acharnée et pillèrent le camp philistin. ⁵⁴ David prit la tête du Philistin et l’apporta à Jérusalem ; quant à ses armes, il les mit dans sa propre tente. »

Nous avons reproduit *in extenso* le récit du célèbre combat entre David et Goliath, car il est toujours bon de se souvenir que « ce n’est pas par l’épée ni par la lance que Yahvé donne la victoire⁴⁰ » et que « tout est possible à celui qui croit⁴¹ ». Pour autant, la cohérence de notre texte ne s’améliore pas : le verset 54, notamment, pose deux problèmes. D’une part, David n’a pu rapporter la tête de Goliath à Jérusalem, puisque cette ville ne fut conquise que bien plus tard, après la mort de Saül et le sacre de David comme roi d’Israël⁴² ; d’autre part, la possession d’une tente particulière n’est plausible que si David est écuyer du roi, selon *I S 16* 14-23, mais pas s’il n’est qu’un jeune homme venu, de façon plus ou moins impromptue, rendre visite à ses frères aînés sur un champ de bataille, selon *I S 17* 12-30. La suite du récit n’arrange rien :

« ⁵⁵ En voyant David partir à la rencontre du Philistin, Saül avait demandé à Abner, le chef de l’armée : “De qui ce jeune homme est-il le fils, Abner ?” Et Abner répondit : “Aussi vrai que tu es vivant, ô roi, je n’en sais rien.” ⁵⁶ Le roi dit : “Informe-toi de qui ce garçon est le fils.” »

« ⁵⁷ Lorsque David revint d’avoir tué le Philistin, Abner le prit et le conduisit devant Saül, tenant dans sa main la tête du Philistin. ⁵⁸ Saül lui demanda : “De qui es-tu le fils, jeune homme ?” David répondit : “De ton serviteur Jessé le Bethléemite.” »

« **18** ¹ Lorsqu’il eut fini de parler à Saül, l’âme de Jonathan s’attachait à l’âme de David et Jonathan se mit à l’aimer comme lui-même. ² Saül le retint ce jour même et ne lui permit pas de retourner chez son père. ³ Jonathan conclut un pacte avec David, car il l’aimait comme lui-même : ⁴ Jonathan se dépouilla du manteau qu’il avait sur lui et il le donna à David, ainsi que sa tenue, jusqu’à son épée, son arc et son ceinturon. ⁵ Dans ses sorties, partout où l’envoyait Saül, David remportait des succès et Saül le mit à la tête des hommes de guerre ; il était bien vu de tout le peuple, et même des officiers de Saül. »

⁴⁰ *I S 17* 47. Cf. *I S 14* 6 : « Rien n’empêche Yahvé de donner la victoire, qu’on soit beaucoup ou peu. »

⁴¹ *Mc 9* 23.

⁴² Cf. *2 S 5* 6-9.

La fin du chapitre 17 montre que Saül ne connaissait pas encore celui qui, au chapitre précédent, nous avait pourtant été présenté comme étant son écuyer, pour qui le roi s'était pris « d'une grande affection⁴³ » ! De toute évidence, il y a un *bug* quelque part...

Regnat n° 27, 22 juin 2008, pp. 3-4

Nous avons vu, dans notre dernière chronique⁴⁴, que le récit de l'apparition du jeune David à la cour du roi Saül, aux chapitres 16 et 17 du premier *Livre de Samuel*, manquait de cohérence. En *I S 16* 14-23, David est présenté comme une sorte de ménestrel, appelé à la cour pour soulager le roi assailli par un esprit mauvais ; en *I S 17* 12-31, David est un jeune pâtre venu voir ses frères à l'armée lors du conflit opposant Israélites et Philistins.

Cette apparente contradiction ne se remarque que dans une lecture continue du premier *Livre de Samuel*. En effet, la liturgie escamote habilement la difficulté : le *Lectionnaire de semaine* passe de *I S 16* 1-13 (l'onction de David), le mardi de la 2^e semaine du Temps ordinaire des années paires, à *I S 17* 32-51 (le combat de David et Goliath), le jour suivant ; le bréviaire, à l'Office des Lectures, fait le même saut le douzième Dimanche du Temps ordinaire et le lundi qui suit...

Il est également intéressant de savoir que les sections *17* 12-31 et *17* 55 – *18* 5 sont absentes de l'antique version des *Septante*. S'agit-il d'une omission volontaire de la part des traducteurs, afin d'éliminer les incohérences du texte ? Ou bien ces passages étaient-ils absents du texte hébreu qu'ils traduisaient ? Les spécialistes sont partagés, mais s'accordent à reconnaître – d'après les particularités stylistiques du texte hébreu – deux sources distinctes (*I S 16* 14-23 d'une part, *I S 17* 12-31 et *17* 55 – *18* 5 d'autre part), combinées dans un même texte final.

Cette distinction est étayée par l'existence d'autres doublons dans le reste du livre : double récit de l'institution de la royauté combiné en *I S 8-12* ; double explication du proverbe « Saül est-il aussi parmi les prophètes ? » en *I S 10* 10-1 et *19* 20-24 ; double récit de la rupture entre Samuel et Saül combiné en *I S 13-15* ; double récit de l'attentat de Saül contre David en *I S 18* 10-11 et *19* 9-10 ; double récit de la mort de Saül en *I S 31* et *2 S 1* ; etc. Sans compter un assez grand nombre d'incohérences en tous genres⁴⁵.

« Une telle méthode donne un caractère quelque peu décousu à la narration ; elle a du moins cet avantage de fortifier notre confiance dans les deutéronomistes : ils n'ont pas pris de libertés avec les textes dont ils disposaient ; plutôt que d'en sacrifier un, ils ont préféré les grouper tels quels aux dépens de la cohérence de l'ensemble⁴⁶. »

Ces étrangetés rédactionnelles ne sont pas propres au *Livre de Samuel* ; une lecture attentive de la Bible permet d'en déceler beaucoup d'autres, tant dans l'Ancien que dans le Nouveau Testament. En voici quelques unes :

⁴³ *I S 16* 21.

⁴⁴ Cf. *Regnat*, n° 26, 26 avril 2008, pp. 3-5.

⁴⁵ Cf. CLAMER (Albert), « Rois (livres des) », *Dictionnaire de Théologie catholique*, t. XIII, Paris, Letouzey et Ané, 1937, col. 2774-2843, particulièrement les col. 2780-2787.

⁴⁶ HARRINGTON (Wilfrid), *Nouvelle introduction à la Bible*, traduit de l'anglais par Jacques Winandy, Paris, Seuil, 1971, p. 329. Par « deutéronomistes », l'auteur désigne l'une des grandes traditions juives auxquelles sont attribuées la rédaction de telle ou telle partie de l'Ancien Testament.

- 📖 L'Écriture sainte s'ouvre sur un double récit de la Création (*Gn 1 1 – 2 4^a ; Gn 2 4^b – 3 25*).
- 📖 *Gn 4 26* prétend qu'Énosh, fils de Seth, « fut le premier à invoquer le nom de Yahvé », alors que ce nom n'est révélé à Israël qu'au moment de la vocation de Moïse⁴⁷.
- 📖 En *Gn 7 2*, le Seigneur dit à Noé : « De tous les animaux purs, tu prendras sept paires, le mâle et sa femelle ; des animaux qui ne sont pas purs, tu prendras un couple, le mâle et sa femelle. » Pourtant, au verset 15, n'entre dans l'arche qu'« un couple de tout ce qui est chair, ayant souffle de vie. »
- 📖 Double récit de la conclusion de l'alliance entre Dieu et Abraham en *Gn 15* et *17*
- 📖 Double récit de l'expulsion de la servante Agar en *Gn 16* et *21 8-21*.
- 📖 Le beau-père de Moïse est appelé Réuel en *Ex 2 18* ; Jéthro en *Ex 3 1, 4 18* et *18 1* ; Hobab en *Jg 1 16* et *4 11*.
- 📖 En *Ex 7 3*, le Seigneur annonce que c'est Lui qui durcira le cœur de Pharaon, tandis qu'en *Ex 8 11*, c'est Pharaon qui « appesantit son cœur ».
- 📖 [4] Dans le récit de la cinquième plaie d'Égypte, la mort du bétail, *Ex 9 6* affirme que « tous les troupeaux des Égyptiens moururent » ; or, dans le récit de la septième plaie (la grêle), le Seigneur ordonne à Moïse de dire à Pharaon :

« Demain, à pareille heure, je ferai tomber une grêle très forte, comme il n'y en a jamais eu en Égypte depuis le jour de sa fondation jusqu'à maintenant. Et maintenant, envoie mettre tes troupeaux à l'abri, et tout ce qui, dans les champs, t'appartient. Tout ce qui, homme ou bête, se trouvera dans les champs et n'aura pas été ramené à la maison, la grêle tombera sur lui et il mourra⁴⁸. »

Et le texte poursuit :

« Celui des serviteurs de Pharaon qui craignit la parole de Yahvé fit rentrer en hâte ses esclaves et ses troupeaux dans les maisons. Mais celui qui ne prit pas à cœur la parole de Yahvé laissa aux champs ses esclaves et ses troupeaux. Yahvé dit à Moïse : “Étends ta main vers le ciel et qu'il grêle dans tout le pays d'Égypte, sur les hommes et sur les bêtes, sur toute l'herbe des champs au pays d'Égypte.” Moïse étendit son bâton vers le ciel, et Yahvé tonna et fit tomber la grêle. La foudre frappa le sol, et Yahvé fit tomber la grêle sur le pays d'Égypte. Il y eut de la grêle et le feu jaillissait au milieu de la grêle, une grêle très forte, comme il n'y en avait jamais eu au pays des Égyptiens depuis qu'ils formaient une nation. La grêle frappa, dans tout le pays d'Égypte, tout ce qui était dans les champs, hommes et bêtes⁴⁹. »

Il semble donc bien qu'une bonne partie au moins du bétail égyptien ait survécu à la cinquième plaie...

- 📖 Double tradition du Décalogue en *Ex 20 2-17* et *Dt 5 6-22*.

⁴⁷ Cf. *Ex 3 13ss*.

⁴⁸ *Ex 9 18-19*.

⁴⁹ *Ex 9 20-25*.

- 📖 Double tradition des prescriptions relatives à la construction du sanctuaire et à ses ministres en *Ex 25-31* et *35-39*.
- 📖 Le psautier évoque à deux reprises les dix plaies d'Égypte. Cependant, le *Ps 78* 44-51 n'en énumère que sept, et dans un ordre qui correspond aux 1^{re}, 4^e, 2^e, 8^e, 7^e, 5^e et 10^e de l'*Exode* ; quant au *Ps 105* 28-36, il ne mentionne que huit plaies, dans l'ordre : 9^e, 1^{re}, 2^e, 4^e, 3^e, 7^e, 8^e, 10^e.
- 📖 Double relation des béatitudes en *Mt 5* 3-10 et *Lc 6* 20-26.
- 📖 Double tradition de l'oraison dominicale en *Mt 6* 9-13 et *Lc 11* 2-4.
- 📖 D'après *Mt 8* 16, Jésus « guérit *tous* les malades » qui Lui sont présentés à Capharnaüm. Dans le récit parallèle de *Mc 1* 32-34, Il en guérit « beaucoup », ce qui n'est pas tout à fait la même chose.
- 📖 L'évangile selon Matthieu relate l'exorcisme de « deux démoniaques » du « pays des Gadaréniens⁵⁰ » Dans les récits parallèles de Marc et Luc, il n'y a qu'un démoniaque, du pays des « Geraséniens⁵¹ ».
- 📖 Dans le récit de la guérison de la fille de Jaïre, celle-ci « est morte à l'instant » en *Mt 9* 18, « à toute extrémité » en *Mc 5* 23, mourante en *Lc 8* 42. Nuances...
- 📖 Quadruple relation de l'institution de l'Eucharistie : *Mt 26* 26-29, *Mc 14* 22-25, *Lc 22* 15-20, *1 Co 11* 23-25.
- 📖 Triple relation de l'agonie à Gethsémani : *Mt 26* 36-46, *Mc 14* 32-42, *Lc 22* 40-46.
- 📖 Le libellé du *titulus* de la croix est : « Celui-ci est Jésus, le roi des Juifs » en *Mt 27* 37 ; « Le roi des Juifs » en *Mc 15* 26 ; « Celui-ci est le roi des Juifs » en *Lc 23* 38 ; « Jésus le Nazôréen, le roi des Juifs » en *Jn 19* 19, qui précise au verset suivant que « c'était écrit en hébreu, en latin et en grec ».
- 📖 Quadruple relation de la visite au tombeau le jour de la Résurrection : *Mt 28* 1-8, *Mc 16* 1-8, *Lc 24* 1-10, *Jn 20* 1-2...11-18.

Comme nous l'avons écrit dans une précédente chronique⁵², la Bible résulte d'un processus rédactionnel *collectif*, qui s'est déroulé sur *une longue période de temps*. Lors de la rédaction finale de chaque livre, les écrivains sacrés – hagiographes – ont travaillé à partir de textes émanant de diverses traditions plus ou moins anciennes. Nous verrons dans la prochaine chronique ce qui a guidé leur travail.

[Regnat n° 28](#), 14 septembre 2008, pp. 3-4

Comment rendre compte des multiples incohérences rédactionnelles que nous avons relevées dans notre dernière chronique⁵³ ? La plupart d'entre elles s'expliquent par le caractère *inspiré* des Saintes Écritures. Mais qu'est-ce donc que l'*inspiration* ?

⁵⁰ *Mt 8* 28-34.

⁵¹ Cf. *Mc 5* 1-20 ; *Lc 8* 26-39.

⁵² Cf. [Regnat, n° 25](#), 29 mars 2008, p. 4.

⁵³ Cf. [Regnat, n° 27](#), 22 juin 2008, pp. 3-4.

C'est l'étroite collaboration de deux auteurs – Dieu et l'homme – dans la rédaction d'une seule œuvre, chacun agissant en fonction de sa nature et de sa visée. La Bible est donc une œuvre *à la fois* divine et humaine. Ni simplement divine, auquel cas elle serait incompréhensible par l'intelligence limitée de l'homme, ni simplement humaine, auquel cas elle ne pourrait rien nous révéler de Dieu, inaccessible à l'intelligence humaine.

[Saint Augustin](#), qui reste un maître en matière d'exégèse, a magnifiquement formulé les effets de l'inspiration au début de son commentaire de l'évangile selon saint Jean :

*Audeo dicere, fratres mei, forsitan nec ipse Ioannes dixit ut est, sed et ipse ut potuit; quia de Deo homo dixit: et quidem inspiratus a Deo, sed tamen homo. Quia inspiratus, dixit aliquid; si non inspiratus esset, dixisset nihil: quia vero homo inspiratus, non totum quod est dixit; sed quod potuit homo, dixit*⁵⁴.

« Je me hasarderai à le dire, mes frères, peut-être Jean lui même n'a-t-il pas dit ce qu'est [le Verbe], et s'est-il borné à en parler de son mieux, puisqu'il n'était qu'un homme et qu'il parlait de Dieu ? Il était, à la vérité, inspiré d'en haut ; mais, en définitive, il était homme ; parce qu'il était inspiré, il a parlé ; s'il ne l'avait pas été, il n'aurait rien dit ; parce qu'il était inspiré, mais homme, il n'a pas dit [4] tout ce qui est ; mais ce que l'homme peut dire, il l'a dit⁵⁵. »

Il est extrêmement important de bien comprendre le rapport établi dans cette collaboration entre Dieu et l'homme pour ne pas sombrer dans deux erreurs opposées. La plus répandue est communément appelée « fondamentalisme » :

« La lecture fondamentaliste part du principe que la Bible, étant Parole de Dieu inspirée et exempte d'erreurs, doit être lue et interprétée littéralement en tous ses détails. Mais par "interprétation littérale" elle entend une interprétation primaire, littéraliste, c'est-à-dire excluant tout effort de compréhension de la Bible qui tienne compte de sa croissance historique et de son développement⁵⁶. »

Une telle lecture a exercé des ravages au XIX^e siècle, et [Claude Tresmontant](#) en a brillamment analysé le rôle dans la genèse du modernisme biblique⁵⁷. Parmi tant de textes à citer pour illustrer ce travers, nous n'en retiendrons ici qu'un seul, qui ne paraît pas avoir beaucoup retenu l'attention en dépit de la notoriété de son auteur. Il s'agit en effet du philosophe allemand [Ludwig Feuerbach](#) (1804-1872), l'un des maîtres à penser de l'athéisme moderne :

« La croyance en une révélation écrite n'est [...] *réelle, vraie, franche*, et dans cette mesure *respectable* que là où l'on croit que *tout* ce qui se trouve dans l'écriture sainte est divin, sacré, vrai, signifiant. Au contraire, là où l'on distingue l'humain et le divin, le relatif et l'absolu, l'historique et l'éternel, là où *tout* ce qui se trouve dans l'écriture

⁵⁴ [S. AUGUSTIN D'HIPPONE](#), *In Joannis Evangelium tractatus* I, 1 (*Patrologiae Latinae*, 35, 1379-1380).

⁵⁵ Traduction : *Œuvres complètes de Saint Augustin*, Bar-le-Duc, Guérin, 1864-1873, tome X, p. 315.

⁵⁶ COMMISSION BIBLIQUE PONTIFICALE, *L'interprétation de la Bible dans l'Église*, 15 avril 1993 (*La Documentation Catholique*, n° 2085, 2 janvier 1994, p. 26).

⁵⁷ Cf. *La crise moderniste*, Paris, Seuil, 1979. À compléter, pour l'histoire, par : [POULAT \(Émile\)](#), *Histoire, dogme et critique dans la crise moderniste*, Paris, Albin Michel, collection « Bibliothèque de l'Évolution de l'Humanité », 1996 (3^e édition).

sainte n'est pas absolument, indistinctement et inconditionnellement tenu pour vrai, le *jugement de l'incroyance* qui affirme que la Bible n'est pas un *livre divin*, s'est déjà introduit en elle pour lui dénier, du moins indirectement, le caractère d'une révélation divine. Unité, inconditionnalité, absence d'exceptions, certitude immédiate sont les seuls caractères de la divinité. Un livre qui m'impose la *nécessité de distinguer*, la *nécessité de la critique*, afin de séparer le divin de l'humain, l'éternel du temporel, n'est plus un livre divin, sûr, infaillible ; il est expulsé dans la classe des livres profanes ; car tout livre profane a cette même propriété de contenir du divin avec ou à côté de l'humain, de l'universel ou de l'éternel avec ou à côté de l'individuel. Mais un livre véritablement bon, ou plutôt un livre divin c'est seulement celui dans lequel il n'y a pas du bon et du mauvais, de l'éternel et du temporel, mais où tout, comme d'un seul jet, est éternel, vrai et bon⁵⁸. »

Il est assez étonnant de voir comment [Feuerbach](#), qui avait pourtant débuté ses études à la faculté de théologie protestante d'Heidelberg, méconnaît l'un des principaux mystères de la religion chrétienne, l'Incarnation, et ressert dans le domaine biblique les plats des anciennes hérésies christologiques des premiers siècles de notre ère : l'[adoptianisme](#), pour lequel Jésus-Christ n'était qu'un homme « adopté » par Dieu pour fils, ou le [monophysisme](#), pour lequel la divinité absorbe l'humanité. Dans un cas comme dans l'autre, c'est la même incapacité à penser la relation définie par le quatrième concile œcuménique de Chalcédoine (451) :

« Un seul et même Christ, Seigneur, Fils unique, que nous devons reconnaître en deux natures, sans confusion, sans changement, sans division, sans séparation. La différence des natures n'est nullement supprimée par leur union, mais plutôt les propriétés de chacune sont sauvegardées et réunies en une seule personne et une seule hypostase⁵⁹. »

Mutatis mutandis, c'est la même relation qui est à l'œuvre dans l'Écriture sainte. Dès lors qu'on tient la Bible pour un livre *uniquement* divin, la première incongruité rencontrée ouvre la voie à ce que [Feuerbach](#) appelait le « jugement de l'incroyance ».

[Regnat n° 29](#), 6 octobre 2008, pp. 3-5

Historiquement, le fondamentalisme biblique, brièvement présenté dans la chronique précédente⁶⁰, a son origine dans le protestantisme ; ce fut notamment au XIX^e siècle la réaction d'exégètes « conservateurs » face aux excès de l'exégèse qualifiée de « libérale », qui n'avait pas su intégrer dans sa réflexion et sa recherche toutes les conséquences de l'étroite collaboration entre Dieu et l'homme mise en œuvre dans la rédaction de la Bible. Mais le protestantisme n'a plus l'exclusivité de cette lecture étroite, qu'on rencontre chez de nombreux catholiques dépourvus d'une solide formation biblique : il est bien plus simple de rester à la surface du texte plutôt que d'essayer de pénétrer les intentions de ses auteurs. Malheureusement, à lire la Bible ainsi, on aboutit

⁵⁸ [FEUERBACH \(Ludwig\)](#), *L'essence du christianisme*, II, 3, traduit de l'allemand par Jean-Pierre Osier, Paris, François Maspero, 1968, pp. 359-360. Les italiques sont dans le texte.

⁵⁹ *Catéchisme de l'Église catholique*, n. 467.

⁶⁰ Cf. [Regnat, n° 28](#), 14 septembre 2008, pp. 3-4.

tôt ou tard à « une forme de suicide de la pensée⁶¹ ». Face à d'apparentes incohérences rédactionnelles, comme nous en avons relevées dans une chronique précédente⁶², l'intelligence peut abdiquer et renoncer à comprendre... ou se rebeller et refuser tout caractère divin aux Saintes Écritures. Dès lors, celles-ci ne sont plus que des écrits humains, reflétant la conscience que des hommes du passé avaient de la divinité. Et on en vient à la deuxième grande erreur pouvant affecter la lecture de la Bible, que nous qualifierons de lecture *idéologique*. Si la Bible est simplement œuvre humaine, il est effectivement tout à fait loisible d'en faire une lecture politique, par exemple, ou socioculturelle, ou psychanalytique⁶³.

Une excellente, autant que pitoyable, illustration en est fournie par les élucubrations de [Sigmund Freud](#) [4] dans son *Moïse et le monothéisme*, où l'auteur s'acharne à démontrer, contre toute évidence, que la religion juive a pour fondement un hypothétique « meurtre du père », en l'occurrence le meurtre de Moïse par son peuple. S'appuyant sur les recherches de l'exégète allemand [Ernst Selin](#)⁶⁴ (1867-1946), l'inventeur de la psychanalyse en arrive à cette conclusion :

« C'est le repentir du meurtre de Moïse qui a provoqué le fantasme de désir d'un Messie, revenant sur la terre pour apporter à son peuple le salut et la domination du monde qui lui avait été promise. Si Moïse a bien été ce premier Messie, le Christ devient alors son substitut et son successeur. C'est pourquoi Paul put à juste titre s'écrier en parlant au peuple : "Voyez, le Messie est réellement venu. N'a-t-il pas été tué sous vos yeux ?" La résurrection du Christ acquiert ainsi une certaine vérité historique, car le Christ fut vraiment Moïse ressuscité et, derrière lui, se dissimulait le Père primordial de la horde primitive, transfiguré, il est vrai, et ayant en tant que Fils pris la place de son Père⁶⁵. »

Mais revenons à des choses plus sérieuses, en essayant de discerner quelques traits caractéristiques de l'inspiration. Tout d'abord, la Révélation biblique doit s'adapter à la mentalité et aux capacités de compréhension de l'homme. De même qu'il n'est pas possible d'enseigner le calcul différentiel à un enfant qui ne possède pas encore les notions mathématiques préalables requises (les opérations simples de l'arithmétique, les fonctions, les variables, les dérivées, etc.), Dieu ne risquait pas d'enseigner la cosmologie du XXI^e siècle, par exemple, aux bédouins nomades du second millénaire avant notre ère⁶⁶. La Révélation est une éducation de l'homme en vue de sa divinisation, qui respecte les lois de la croissance humaine. Cette affirmation peut être illustrée par le rapprochement

⁶¹ COMMISSION BIBLIQUE PONTIFICALE, *L'interprétation de la Bible dans l'Église*, 15 avril 1993 (*La Documentation Catholique*, n° 2085, 2 janvier 1994, p. 27).

⁶² Cf. [Regnat, n° 27](#), 22 juin 2008, pp. 3-4.

⁶³ Voir ce que dit la COMMISSION BIBLIQUE PONTIFICALE dans le document déjà cité sur les approches sociologique, psychologique et psychanalytique, libérationniste, féministe (*loc. cit.*, pp. 22-26).

⁶⁴ *Mose und seine Bedeutung für die israelitisch-jüdische Religionsgeschichte*, Leipzig, Scholl, 1922.

⁶⁵ [FREUD \(Sigmund\)](#), *Moïse et le monothéisme*, traduit de l'allemand par Anne Berman, Paris, Gallimard, collection "Idées", 1948 (édition 1980), pp. 121-122. Est-il nécessaire de préciser que le propos attribué à Paul ne se trouve nulle part dans la Bible ?

⁶⁶ C'était un *leitmotiv* du regretté [Claude Tresmontant](#) : « il n'est pas possible d'enseigner à l'humanité à n'importe quel moment de son histoire, et de son développement, n'importe quelle vérité, de même qu'il n'est pas possible d'enseigner à un enfant de sept ans, même s'il est très doué, la mécanique ondulatoire ou la physique quantique, car il lui manque les informations antérieures qui sont requises pour pouvoir assimiler les informations ultérieures que constituent ces théories de la physique moderne » (*L'histoire de l'Univers et le sens de la Création. Sept conférences*, Paris, O.E.I.L., 1985, p. 148).

de quelques citations, qui nous permettront de saisir les points clés de l'évolution morale de l'homme.

À l'aube de l'humanité, la violence règne, comme en témoigne le terrible chant de Lamek, l'un des descendants de Caïn :

« J'ai tué un homme pour une blessure,
« un enfant pour une meurtrissure.
« C'est que Caïn est vengé sept fois,
« mais Lamek, septante-sept fois⁶⁷ ! »

Force est de reconnaître que la majeure partie de l'humanité en est encore à ce stade. Il suffit de se poster à quelque carrefour routier d'une grande agglomération pour constater à quel point l'escalade de la violence est aisée : une petite faute de conduite suscite la violence verbale des insultes, puis la violence physique des coups. Tant le quotidien de chacun que l'actualité internationale nous offrent d'innombrables exemples de cette disproportion entre l'affront subi et la riposte assénée : un homicide pour une blessure, un infanticide pour une meurtrissure...

Il est de bon ton de critiquer la loi dite du talion :

« Œil pour œil, dent pour dent, pied pour pied, brûlure pour brûlure, meurtrissure pour meurtrissure, plaie pour plaie⁶⁸. »

Mais si l'on veut bien se donner la peine d'y réfléchir, on peut voir à quel point cette loi marque une étape décisive dans l'histoire de l'humanité, qui accède ainsi à la maturité de la vie morale. La loi du talion, ce n'est rien d'autre que la vertu de justice : rendre à chacun ce qui lui est dû, ni plus ni moins. Tu m'as ôté un œil ? Je t'en ôte un à mon tour. Mais je ne touche à rien d'autre. Il s'agit seulement de rétablir l'équilibre entre les parties. Progrès considérable par rapport à la situation antérieure ! Et fasse le Ciel que nos contemporains parviennent à ce stade : la planète en deviendrait déjà beaucoup plus paisible.

Ce passage de la violence instinctive à la moralité était nécessaire, et le demeure, pour que l'homme soit en mesure d'accéder au stade ultime de son évolution :

« Vous avez entendu qu'il a été dit : “Œil pour œil et dent pour dent”. Eh bien ! moi Je vous dis de ne pas tenir tête au méchant : au contraire, quel[5]qu'un te donne-t-il un soufflet sur la joue droite, tends-lui encore l'autre ; veut-il te faire un procès et prendre ta tunique, laisse-lui-même ton manteau⁶⁹... »

Ou encore – et c'est une évidente réponse au chant de Lamek :

« Je ne te dis pas [de pardonner] jusqu'à sept fois, mais jusqu'à soixante-dix-sept fois⁷⁰. »

⁶⁷ Gn 4 23-24.

⁶⁸ Ex 21 24-25 ; cf. Lv 24 20, Dt 19 21.

⁶⁹ Mt 5 38-40.

⁷⁰ Mt 18 22.

Nous sommes encore loin du compte, tous autant que nous sommes, n'est-ce pas ?! Quoi qu'il en soit, ici encore se vérifie l'axiome théologique bien connu : « la grâce ne détruit pas la nature⁷¹ ». La christianisation de l'humanité présuppose son humanisation, et cela est vrai tant de l'espèce que de l'individu. Il n'est pas *a priori* possible, sauf miracle, de passer du stade de la brute épaisse à celui du saint. À l'instar du Seigneur, il faut que l'homme croisse « en sagesse, en taille et en grâce devant Dieu et devant les hommes⁷² ».

Au passage, il n'est pas inutile de faire remarquer que le christianisme n'est pas une morale. La morale, c'est la loi du talion, qui, répétons-le, n'est rien d'autre qu'une application pénale de la vertu de justice. Le christianisme se situe bien *au-delà* de la morale, dans une autre sphère. Tendre la joue gauche après avoir reçu un soufflet sur la droite, ou, de façon générale, rendre le bien pour le mal, n'a rien de moral. Nous sommes ici dans une autre dimension, proprement divine, où « ce qui est impossible pour les hommes est possible pour Dieu⁷³ », de telle sorte que chacun puisse faire sienne cette exclamation de saint Paul : « Ce n'est plus moi qui vis, mais le Christ qui vit en moi⁷⁴. »

Si nous nous sommes bien fait comprendre, le lecteur verra qu'il y a déjà là, dans cette prise en compte de l'historicité et de la progressivité de la Révélation, quelque chose de libérateur par rapport à nombre de textes bibliques, notamment une bonne partie de l'Ancien Testament qui souvent met (très) mal à l'aise nos contemporains. Des comportements ou des récits qui nous paraissent choquants ne font que refléter le dialogue de Dieu avec l'homme à certain stade du développement de celui-ci. Et comme nous le disions ci-dessus, cela vaut tant pour l'espèce que pour l'individu. Que ceux et celles qui se déclarent outrés par le sacrifice d'Abraham⁷⁵ n'oublient pas que les sacrifices d'enfants sont encore monnaie courante aujourd'hui : sans compter les sévices sexuels et autres, on tue encore plus de deux cent mille enfants par an rien qu'en France, soit plus de cinq cents par jour. Où est le progrès ?

[Regnat n° 31, 21 janvier 2009, pp. 2-4](#)

Dans notre précédente chronique⁷⁶, nous avons vu que l'adaptation de la Révélation biblique à la mentalité et aux capacités de compréhension de l'homme constitue un trait caractéristique de l'inspiration des textes bibliques. Un autre signe distinctif de cette inspiration est le respect de la liberté de l'hagiographe (l'écrivain inspiré) :

« Le charisme de l'inspiration permet de dire que Dieu est l'auteur de la Bible, d'une manière qui n'exclut pas l'homme en tant que véritable auteur lui-même. En effet, à la différence d'une dictée, l'inspiration n'élimine ni la liberté ni les capacités personnelles de l'écrivain, mais elle les éclaire et les suscite⁷⁷. »

⁷¹ [S. THOMAS D'AQUIN](#), *Somme théologique*, I, q. 1, a. 8, ad 2.

⁷² *Lc 2 52*.

⁷³ *Lc 18 27* ; cf. *Mt 19 26*, *Mc 10 27*.

⁷⁴ *Ga 2 20*.

⁷⁵ Cf. *Gn 22 1-19*.

⁷⁶ Cf. [Regnat, n° 29](#), 6 octobre 2008, pp. 3-5.

⁷⁷ *La Parole de Dieu dans la vie et la mission de l'Église, Instrumentum laboris* de la XII^e Assemblée générale ordinaire du Synode des évêques, 11 mai 2008, n. 15c (*La Documentation Catholique*, n° 2406, 20 juillet 2008, p. 681).

Nous avons déjà relevé le fait que, contrairement au Coran, qui, d'après la tradition islamique, aurait été dicté au seul Mahomet durant une vingtaine d'années au début du VII^e siècle, la Bible résulte d'un processus rédactionnel collectif, qui s'est déroulé sur une longue période de temps⁷⁸. La Bible n'est pas une simple dictée, faite à des écrivains passifs ; elle est le fruit d'une réelle coopération entre Dieu et l'homme⁷⁹, ce dernier étant rendu participant de l'action divine et agissant de la manière qui lui est propre⁸⁰ :

[4] « Partant, dans leurs recherches, du principe que l'hagiographe, en composant le Livre Saint, est ὄργανον ou instrument de l'Esprit-Saint, mais instrument vivant et doué de raison, [les théologiens catholiques] remarquent à juste titre que, conduit par la motion divine, il use cependant de ses facultés et de ses forces, de telle manière que l'on peut facilement saisir dans le livre, composé par lui, “son caractère particulier et, pour ainsi dire, ses traits et linéaments personnels” (cf. [BENOÎT XV](#), Encyclique *Spiritus Paraclitus* ; *Acta Apostolicae Sedis*, XII, 1920, p. 390 ; *Enchiridion Biblicum* n. 461). L'exégète doit donc s'efforcer, avec le plus grand soin, sans rien négliger des lumières fournies par les recherches récentes, de discerner quel fut le caractère particulier de l'écrivain sacré et ses conditions de vie, l'époque à laquelle il a vécu, les sources écrites ou orales qu'il a employées, enfin sa manière d'écrire. Ainsi pourra-t-il bien mieux connaître qui a été l'hagiographe et ce qu'il a voulu exprimer en écrivant. Il n'échappe, en effet, à personne que la loi suprême de l'interprétation est de reconnaître et de définir ce que l'écrivain a voulu dire, comme nous en avertit admirablement [saint Athanase](#) : “Ici, ainsi qu'il convient de faire dans tous les autres passages de la Sainte Écriture, il faut observer à quelle occasion l'Apôtre a parlé, remarquer avec soin et impartialité à qui et pourquoi il a écrit, de peur qu'en ignorant ces circonstances ou les comprenant autrement, on ne s'écarte du véritable sens.” (*Contra Arianos*, I, 54 ; *P. G.*, XXXVI, col. 123)⁸¹ »

Pour illustrer d'une façon tangible ce que cet exposé liminaire peut avoir d'un peu abscons, nous allons faire appel à l'art. C'est une ressource qui peut être d'un grand secours lorsqu'il s'agit, par exemple, d'expliquer un passage de la Bible à des enfants, plus sensibles aux représentations en images qu'aux mots ; mais les adultes peuvent aussi en tirer profit. Depuis de nombreux siècles, la Bible, écriture inspirée, inspire à son tour des artistes, avec plus ou moins de bonheur et de goût. Il convient donc d'être vigilant, d'apprendre à lire une image, de la comparer au passage représenté, etc. Tout cela est un art en soi ; voici un petit exemple pratique, pour le sujet qui nous occupe.

En 1565, [Mathieu Cointerel](#) (1519-1585), un prêtre angevin établi à Rome, s'associa à la construction et à l'embellissement de l'église San Luigi dei Francesi ([Saint-Louis-des-Français](#)), près de

⁷⁸ Cf. [Regnat, n° 25](#), 29 mars 2008, p. 4.

⁷⁹ Cf. *1 Co 3 9* : « Nous sommes les coopérateurs [συνεργοί] de Dieu ». Cf. *1 Th 3 2*.

⁸⁰ Cf. [S. THOMAS D'AQUIN](#), *Somme Théologique*, I^a, q. 45, a. 5 : « Une cause seconde instrumentale ne participe de l'action de la cause supérieure que dans la mesure où, par un effet qui lui est propre, elle agit par manière de disposition pour produire l'effet de l'agent principal. Donc, si elle ne faisait rien selon ce qui lui est propre, il serait inutile de l'employer, et il n'y aurait pas besoin de choisir des instruments déterminés pour produire des actions déterminées. Ainsi nous voyons qu'une hache, en coupant le bois, fait ce qu'elle tient de sa forme propre, et produit la forme d'un banc, qui est l'effet propre de l'agent principal. » Cf. *ibid.*, III^a, q. 8, a. 1, ad. 1 ; III^a, q. 64, a. 3.

⁸¹ [PIE XII](#), Lettre encyclique *Divino afflante Spiritu*, 30 septembre 1943, n. 34 (*La Documentation Catholique*, n° 999, 14 septembre 1947, col. 1169).

la Piazza Navona. Il y fonda une chapelle – la cinquième de gauche – qui porte toujours son nom, italianisé en Matteo Contarelli, et qui fut dédiée à son saint patron, l'évangéliste saint Matthieu. [Girolamo Muziano](#) (c. 1528-1592), dit Le Mutien, et [Giuseppe Cesari](#) (c. 1568-1640), dit Cavalier d'Arpin, travaillèrent à sa décoration. Créé cardinal en 1583 par le Pape [Grégoire XIII](#) (1502-1585), Contarelli mourut deux ans plus tard. Son exécuteur testamentaire, Virgilio Crescenzi, fut chargé de faire achever les travaux. Cavalier d'Arpin s'acquitta du plafond mais trop lentement ; le clergé de Saint-Louis se plaignit auprès du Pape. Virgilio Crescenzi mourut à son tour en 1592 ; l'un de ses fils, Giacomo, reprit l'affaire en mains.



La chapelle Contarelli aujourd'hui (© D.R.)

Sur la recommandation du cardinal [Francesco Maria Bourbon del Monte Santa Maria](#) (1549-1627), Giacomo Crescenzi fit appel à l'un des élèves de Cavalier d'Arpin, [Michelangelo Merisi da Caravaggio](#) (1571-1610), dit Le Caravage. Les deux parois latérales lui furent confiées en 1599, par contrat établi devant notaire : à gauche de la chapelle, la vocation de saint Matthieu ; à droite, son martyre. Ce fut la première [5] commande importante du Caravage⁸². Les travaux ayant été rapidement achevés dès l'année suivante, un nouveau contrat pour un tableau d'autel fut établi en 1602 :

⁸² Pour de plus amples détails, cf. [HESS \(Jacob\)](#), « The Chronology of the Contarelli Chapel », *The Burlington Magazine*, Vol. 93, n° 579, June 1951, pp. 186-201 ; [MAHON \(Denis\)](#), « Egregius in Urbe Pictor: Caravaggio Revised », *The Burlington Magazine*, Vol. 93, n° 580, July 1951, pp. 223-235.

l'inspiration de l'évangéliste. Saint Matthieu devait être représenté en train d'écrire son évangile, un ange à ses côtés symbolisant l'inspiration divine. Le tableau livré fit scandale : l'allure lourdaude et hébétée de l'évangéliste manquait quelque peu de bienséance et, surtout, sa main guidée par celle de l'ange n'exprimait pas du tout la liberté de l'hagiographe. L'écrivain inspiré était ravalé au rang d'un instrument inanimé, intermédiaire entre la plume et l'ange, ce dernier étant en fait le seul véritable auteur.



Refusée, cette première version de *Saint Matthieu et l'Ange* fut achetée par le Marquis [Vincenzo Giustiniani](#) (1564-1637). Finalement conservée au [Kaiser Friedrich Museum](#) de Berlin (Allemagne), elle fut détruite lors d'un bombardement au cours de la Deuxième Guerre mondiale ; il n'en reste plus qu'une photographie en noir et blanc.

Caravage recommença donc son travail, dont il exécuta une seconde version en quelques semaines. L'aspect du saint est beaucoup plus correct ; surtout, il garde la main libre. Quant à l'ange, qui se tient maintenant à distance, il compte sur ses doigts les thèmes principaux qui seront développés par l'évangéliste. Au final, même si la plupart des amateurs du Caravage préfèrent la première version, le tableau définitif est un vrai chef-d'œuvre, tant sur le plan artistique que sur le plan théologique ; pour un tableau d'autel, la seule valeur artistique ne suffit pas.



Cette comparaison entre les deux versions du *Saint Matthieu et l'Ange* du Caravage pourrait être élargie en y ajoutant d'autres œuvres abordant le même sujet : celles de [Nicolas Régnier](#) (c. 1588-1667) ou de [Rembrandt](#) Harmenszoon van Rijn (1606-1669), par exemple. Mais nous laissons nos lecteurs poursuivre l'enquête et vérifier l'orthodoxie théologique des grands peintres du passé...

Philippe GUIDAL